

HAUT LES CŒURS !

Depuis des mois — depuis des mois! — des travailleurs espagnols de toutes les tendances et d'aucune tendance se battent contre le fascisme, décidés à aller jusqu'au bout. Jusqu'à ce point : savoir, un jour, que demeurer en place, ne pas reculer, c'est se faire tuer à coup sûr, mais qu'il le faut, et empoigner son fusil et demeurer quand même. La jeunesse espagnole, parce qu'elle est la jeunesse, est le plus durement, le plus glorieusement éprouvée. La victoire ne peut être qu'à la condition extrême de n'épargner ni le sang ni les vies des siens. Et elle en donne tous les jours, des vies les plus précieuses, par dizaines, par centaines. Il le faut.

Sachant ce qu'il en coûte, connaissant le prix et acceptant de le payer, de jeunes travailleurs de Belgique, de France, d'Angleterre, de partout, sont allés porter à leurs frères d'Espagne le renfort de leurs bras et celui de leur cœur. Ils sont, eux aussi, de toutes les tendances politiques : membres des jeunesses socialistes, des jeunesses stalinien-nes, des jeunesses anarchistes, des jeunesses trotskystes. Ils ont déjà des représentants, tous, parmi ceux qui sont morts au combat.

En chaque jeune milicien espagnol, à quelque tendance qu'il appartienne, qui fait là-bas le sacrifice de sa vie, voyons uniquement et saluons un héros révolutionnaire. En chacun de ces volontaires étrangers qui tombent sous les balles fascistes, voyons uniquement et saluons un admirable exemple de solidarité révolutionnaire internationale.

Quel geste indigne ce serait que de compter ces volontaires et de compter ces morts, de comparer leur chiffre à celui des tendances « concurrentes » ou de faire un calcul de pourcentage et d'en user comme d'un moyen de propagande ! Quelle honte pour l'organisation qui s'y livrerait ! La J.S.R. s'y est jusqu'ici refusée et continuera de le faire. Elle s'incline avec respect devant la mort de Pierre Brachet, dont on a parlé. Elle s'incline avec respect devant la mort de cet obscur jeune ouvrier de Sclessin, qui n'était d'aucune tendance sans doute et dont on a moins parlé. Elle s'incline avec douleur devant la mort de René Pasque qui était lui, de notre tendance...

S'il est indigne de renchérir sur l'appartenance de ces camarades à l'une ou l'autre organisation, il nous paraît presque aussi indigne de se livrer à quelque habile manœuvre des tinée à cacher leurs convictions politiques ou de semer, à ce sujet, l'équivoque, sinon le mensonge. C'est ce qu'on a fait à propos de la mort de René Pasque. « Le Peuple » a commencé par présenter cette mort comme celle d'un « jeune socialiste sacrifiant sa vie pour la démocratie » puis, renseigné sans doute, s'est tu... Les organes staliniens, renseignés depuis le début, ont délibérément ignoré qu'un « contre-révolutionnaire trotskyste » belge était tombé, à Irun, pour la ré-

volution prolétarienne. L'U.S.A.F., elle n'a pas hésité à orner la devanture de son local, à Bruxelles, d'une pancarte commémorant René Pasque, « mort pour la liberté et la démocratie », et nos rappels à la dignité ou au respect de la vérité ne l'ont guère déterminée à se presser de la faire disparaître.

Et c'est bien pourquoi il nous faut insister encore. Nous connaissons René Pasque de très près. Nous étions avec lui à Irun. Nous avons combattu plusieurs jours à ses côtés. Malgré que nous nous trouvions séparés de lui au moment ultime de sa vie (il était parti à l'improviste, la nuit, comme volontaire), nous savons comment il est mort et on nous l'a, par ailleurs, confirmé. Il était arrivé, lui, à ce point de savoir que demeurer en place, ne pas reculer, c'est se faire tuer à coup sûr, mais qu'il le fallait. Et il est demeuré, seul. Seul, avec un fusil, contre un déchaînement d'artillerie...

À la douleur de perdre un ami très cher et un camarade si plein de promesses s'ajoute donc celle de voir sa mémoire non-respectée, la signification de sa mort détournée. Soit. Haut les cœurs ! Nous avons encore en ce moment en Espagne plusieurs membres des J.S.R. de Belgique ; trois d'entre eux, blessés, ont dû abandonner le combat, les autres continuent, sur le front de Huesca ou à Madrid, et se battent bien. Nous avons encore là-bas des « contre-révolutionnaires trotskystes » de toutes nationalités : de ceux qui tombent sous les balles fascistes, nous ignorons le nombre et les noms... En même temps, nous subissons les coups de la bourgeoisie alliée à des partis qui se prétendent « communistes ». Et Léon Trotsky est emprisonné, bafoué, étouffé. Nous sommes entre deux feux ! Soyons fiers de ce sort, puisqu'il est, aujourd'hui, le gage de la fidélité révolutionnaire. Nous avons avec nous un homme comme Victor Serge, qui en sait quelque chose... Il nous lance cet appel, qui vaut tous les « honneurs » :

«Aujourd'hui Dimitrov, führer en titre de l'Internationale stalinienne, bave sur les «trotskystes» agents de la Gestapo et de toutes les polices du monde sauf la sienne... Des obscurs cependant se font tuer. A Huesca, Robert de Fauconnet d'une balle au front, à Irun, René Pasque, enterré par un obus...»

Cette génération révolutionnaire lutte et meurt entre deux feux. Traquée par la bureaucratie qui la fruste de la révolution. Traquée par la réaction. Le privilège unique lui reste de penser haut, de parler clair, de ne point vivre sur des mensonges ni sur une fausse monnaie d'idées réduites à se démentir d'heure en heure. Privilège de la fidélité qui doit faire pardonner bien des erreurs et accepter bien des peines. Haut les cœurs !»

SUS AU FASCISME !

Il serait vain et même dangereux de nier que pas mal d'honnêtes gens, impressionnés par les articles et les propos virulents des fascistes contre « l'hypercapitalisme » et contre certains grands pourris de partis en décadence, considèrent le fascisme comme un courant social ayant des fondements anticapitalistes et révolutionnaires. Ces bonnes gens se trompent ou sont trompés

QU'EST-CE QUE LE FASCISME ?

Tout comme l'asticot est un produit de la pourriture, de même le fascisme est un produit naturel du régime capitaliste en putréfaction. En Belgique, quand nous disons fascisme, il faut entendre Rex, Légion Nationale, V. N. V., Dinasos qui, s'ils diffèrent plus ou moins dans la forme, sont unanimement d'accord sur le fond : le corporatisme, qui est la négation du syndicalisme, et l'antimarxisme le plus absolu.

D'où vient Degrelle, d'où vient Rex? Du parti catholique, du parti des grands patrons et des chloroformeurs professionnels du peuple! Est-ce que Rex veut abattre le parti catholique? Absolument pas; c'est le contraire qui est vrai! Degrelle et ses «lieutenants» n'ont-ils pas en effet répété des centaines de fois que Rex ne voulait pas de mal au parti catholique comme tel? Qu'il voulait seulement y faire passer «un salubre courant purificateur», le débarrasser de certains de ses dirigeants, détrousseurs du peuple con-nus, par trop compromettants? (En somme, débarrasser une viande avariée de sa partie la plus pestilentielle pour la pouvoir vendre comme de première fraîcheur aux gogos!) Est-ce que Rex n'a pas pour leit-motiv : sauver le parti catholique de l'effondrement devant «le marxisme envahisseur»? Au fond, Rex est le mouvement d'avant-garde du parti catholique, c'est-à-dire d'un parti essentiellement bourgeois, capitaliste et réactionnaire.

Comment Rex se justifie-t-il aux yeux du parti catholique ? Quels sont ses buts ?

Rex reproche au parti catholique d'être, par son conservatisme, rétrograde, impuissant et aveugle Il voit même, en cela un danger pour le régime. «Ne voyez-vous pas, dit-il en s'adressant aux vieilles barbes catholiques, ne voyez-vous pas que les masses vont de plus en plus à gauche et que si nous ne parvenons pas à opposer une digue infranchissable à la marée révolutionnaire montante, elle aura beau jeu de vous engloutir, un jour, vous et le régime que vous avez créé et dont nous vivons, vous, nos pères, et nous? Voyez en France!... Par contre, voyez en Italie, en Allemagne, en Autriche, au Portugal. Là, c'est vraiment idéal pour les gens de notre classe : l'ordre le plus absolu règne dans la rue et dans les usines, précisément parce que les organisations ouvrières, les partis ouvriers, TOUS, ont été mis en cendres et parce qu'un Etat fort, autoritaire, dictatorial gouverne, aidé par un impressionnant appareil policier. Nous voulons instaurer

» le même régime en Belgique, nous nous inspirons de la politique qui a conduit Mussolini, Hitler, Dollfus, Salazar au pouvoir. Ainsi, nous avons conscience de bien travailler pour assurer la conservation de vos privilèges sociaux, économiques et politiques».

Nous avons ainsi résumé toute la pensée, toute la raison d'être, tout le programme de Rex, du fascisme. Le fascisme est le plus sûr pilier du grand patronat, de la haute finance, de l'impérialisme, où d'ailleurs il trouve les millions nécessités par sa propagande coûteuse.

Il est clair dès lors que pour lutter efficacement contre le fascisme, il est nécessaire, indispensable de livrer au patronat et à son Etat une lutte serrée, journalière, sur le plan économique et politique. Il faut lutter pour la destruction, de fond en comble, comme disait déjà Marx, du régime des patrons et des banquiers, qui enfante naturellement le fascisme. Il faut lutter pour la Socialisation des grands moyens de production et d'échange. Il faut lutter pour la conquête des soldats aux conceptions révolutionnaires. En un mot, il faut lutter pour un régime, un gouvernement et un Etat qui seront dirigés, effectivement et à leur profit, par les classes travailleuses, — les ouvriers et les paysans. Abandonner ou atténuer la lutte contre la bourgeoisie et l'Etat capitalistes comme le conseillent aux ouvriers les social-démocrates, sous prétexte de ne pas effaroucher les classes intermédiaires entre le Travail et le Capital, ce n'est pas lutter contre le fascisme, mais c'est au contraire — tout en rejetant ces classes moyennes dans les bras du fascisme — permettre au patronat d'accroître encore ses profits et d'ainsi pouvoir augmenter la part qu'il en consacre pour subventionner les organisations fascistes !

Certes, la lutte contre la bourgeoisie et l'Etat capitalistes doit s'accompagner de la lutte directe contre les organisations fascistes. Mais nous réservons cette question pour un prochain article.

Chronique Internationale

Ce que nous pensons du Front Populaire

Certains ouvriers qui interprètent mal notre pensée nous reprochent la violence de nos critiques vis-à-vis de la politique des coalitions et des gouvernements de Front Populaire, — d'autant plus que les fascistes, eux aussi, y sont violemment opposés.

Mais si nous sommes hostiles à cette politique, c'est pour des raisons absolument contraires à celles que font valoir les fascistes. Ces derniers, en tant qu'avant-garde de la bourgeoisie réactionnaire, reprochent aux gouvernements et aux partis de Front Populaire de favoriser le développement du marxisme et la désorganisation du régime. Nous, au contraire nous reprochons au Front populaire son impuissance congénitale à résoudre les problèmes sociaux, économiques et politiques devant lesquels la classe ouvrière est placée de par la crise du régime et la menace permanente d'une nouvelle guerre impérialiste mondiale.

On ne peut pas nous faire le reproche d'être constamment

dans les nues, nous basons notre raisonnement sur des faits incontestables.

L'EXPERIENCE FRANÇAISE

En juin, tous les dirigeants social-démocrates, staliniens et radicaux triomphaient, après avoir soupiré d'aise pour être parvenus à faire cesser le magnifique mouvement de grève générale avec occupation des usines : «Voyez-vous, disaient-ils, qu'il n'est pas besoin de faire une révolution pour augmenter les revenus des travailleurs. Il a suffi d'un gouvernement de Front Populaire appuyé par un mouvement général de la classe ouvrière, un mouvement pacifique, pour que les salaires soient augmentés dans des proportions considérables».

A cette époque nous avons contesté la possibilité pour la classe ouvrière d'améliorer sensiblement ses conditions d'existence sans détruire de fond en comble le régime, sans exproprier à son profit la bourgeoisie capitaliste.

Aujourd'hui, il est de notoriété publique que la situation de la classe ouvrière française est plus misérable encore qu'elle était avant l'avènement du gouvernement Blum.